

La Saga des Bécasseaux

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

Nuage bleu sur ciel de craie

Martine Marie Muller

La Saga des Bécasseaux

Volume 1



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0233-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Bernard, mon mari

Le Bécasseau est un nom d'oiseau limicole – petit échassier – qui, de par le monde, regroupe de nombreuses espèces : à col roux, à croupion blanc (dit aussi bécasseau de Charles Bonaparte), à échasses, à longs doigts, à poitrine cendrée, à queue pointue, d'Alaska, de Baird, de l'Anadyr, de Temminck, des Aléoutiennes, du ressac, falcinelle, maubèche, minuscule, minute, roussâtre, sanderling, semi-palmé, spatule, variable, violet.

Le Bécasseau niche dans les zones humides, marais, tourbières et vasières.

Pour l'espèce humaine, bécasseau, bécasse ou bécassine, sa cousine, sont devenus synonymes d'une naïveté et d'une innocence qui confinent à la sottise.

L'auteur a respecté la tradition de Buffon et de ses successeurs ornithologues de toujours écrire les noms d'oiseaux avec une majuscule initiale.

Prologue

Appelez-moi Ismaël. Ainsi commence le roman de Melville Moby Dick. J'ai toujours aimé les récits de mer et d'aventures et je gage que j'ai toujours été en quête de la baleine blanche. De fait, ma mère m'a prénommé John, et quand mon géniteur m'a légalement reconnu, il m'a donné son nom, Trenchard. Mais j'ai toujours été Ismaël, premier fils qu'Abraham eut d'une servante avant que Sarah ne lui donne enfin Isaac. Près de la cheminée, après souper, chaque soir de notre courte vie commune, ma mère lisait tout haut l'Ancien Testament ; c'est de ma condition illégitime et du récit millénaire que je tiens l'histoire des fils d'Abraham. Elle m'élevait dans le fond de la boutique dont elle avait hérité, au cœur d'un hameau de pêcheurs situé sur la rive de Fundy Bay, province du Nouveau-Brunswick, Canada. La salle basse et boisée sentait le tabac gris, le vin chaud, le poisson séché ; les clients venaient à la boutique parce qu'ils ne pouvaient s'approvisionner ailleurs mais ils s'adressaient à ma mère avec une politesse

bien trop appuyée pour ne pas exprimer de la réprobation, ce qui se voyait comme le nez au milieu de la face. Mais je n'avais pas de misère, plutôt fier au contraire d'une taille déjà haute, de mes pognes capables d'écorcher le nez de tous les gamins qui parlaient mal de ma mère. Dès que j'ai pu m'aventurer seul sur cette côte sauvage et primitive, j'ai pêché et surtout observé la faune et la flore. Les Sternes, les Hérons blancs, les Macareux arctiques, les Grues des marais, les Oies bernaches et toutes les races de Bécasseaux peuplaient le monde immense où je vivais, à moins que ce ne fût moi, petit bonhomme solitaire à la couenne dure, qui ne fût hébergé parmi eux.

J'avais six ans lorsque ma mère mourut. Le jour de l'enterrement, un homme long et sec est venu me prendre par la main et m'a simplement dit : « Je m'appelle Abraham Trenchard, je suis ton père. » Étouffé par les larmes, j'ai pris cette main et, sans me retourner, j'ai suivi cet inconnu. Je ne lui ai jamais posé de questions, il ne m'a rien dit de sa relation avec ma mère. Lui avait-elle écrit avant de mourir ? S'étaient-ils rencontrés alors qu'il parcourait la côte à pied, ses boîtes,

ses filets d'ornithologue et de botaniste amateur sur le dos ? N'avait-il pu l'épouser parce qu'il était déjà marié ou parce qu'elle n'était qu'une fille de pêcheur ? Je ne l'ai jamais su.

Il m'a emmené près de son épouse, à Grand Moncton, ville du Nouveau-Brunswick, dans le quartier français de Léger's Corner où il était instituteur. Il tenait aussi une chronique ornithologique dans le journal francophone L'Étoile. Je me souviens que sous le porche d'une maison de brique, une petite femme vêtue de gris nous a accueillis, revêche, l'air un peu à pic, qui tenait entre ses bras le fils légitime, celui que je n'ai jamais appelé en mon for intérieur qu'Isaac. Peu importe son véritable prénom. Peu importe cette famille, elle n'est pas celle dont je suis la voix. Des berges sauvages de Fundy Bay aux ruelles sévères de Grand Moncton, j'ai toujours su que quelque chose devait arriver, je ne savais pas quoi et pourtant je partais déjà à sa recherche. Quelque chose en ces lieux appelait d'autres lieux. Dans la lézarde de la muraille des jours de deuil frémissait l'éveil des fantômes de France.

En 1941, Abraham Trenchard est parti à la guerre, ce qui m'est apparu comme une aventure

mystérieuse, pirate et héroïque. Son épouse presbytérienne n'a pas profité de cette longue absence pour jouer les marâtres cruelles ou jalouses. Elle s'est acquittée de son devoir avec ce sens inné des proportions dont elle usait pour mesurer aussi bien sa bienveillance que ses ingrédients pour le stew ou le porridge. J'ai été brossé, nourri, catéchisé, rarement battu, alphabétisé en anglais comme en français. Un Français du Québec dont les expressions m'échappent davantage à l'oral qu'à l'écrit.

Abraham Trenchard est revenu de guerre à la Noël 1945. Il est entré suivi d'une bourrasque de neige et a déposé son sac militaire près de l'âtre ainsi qu'un baiser sur les fronts de ses fils et épouse. Ses cheveux étaient devenus gris, sa longue silhouette plus maigre et plus haute encore qu'avant son départ, m'a-t-il semblé, quoiqu'il n'y eût pas le moindre doute dans son regard que c'était moi qui avais beaucoup grandi, moi qui lui ressemblais désormais davantage qu'Isaac. Puis il a repris sa classe et sa chronique ornithologique dans le journal. Il a surtout mis une énergie efficace au service de la commission qui, en mémoire des Canadiens

sacrifiés le 19 août 1942 sur la plage de Dieppe, France, a changé le nom de « Léger's Corner » en « Dieppe ».

Peut-être une année après son retour, alors qu'une bronchite le clouait au lit, son épouse m'a envoyé lui porter un bol de bouillon. Voûté sous l'abat-jour de sa lampe de chevet, accoudé à un maigre oreiller, il avait les yeux fixés sur une petite photo en noir et blanc et il n'a pas semblé m'entendre. Chambranlé autant par ce silence que par son allure négligée de malade, je suis resté immobile, le plateau entre les mains.

— Votre bouillon, père, ai-je enfin murmuré.

Il a levé son regard sur moi et, bizarrement, m'a souri. Puis il m'a invité à m'asseoir près de lui. Il m'a tendu la photo. C'était celle d'un château noyé au milieu d'une île de brume.

Et lui qui ne m'avait seulement jamais lu Le Petit Chaperon rouge m'a raconté une histoire comme on le fait avec les contes pour enfants.

— Tout commence toujours par un nom. Celui des du Bois Jusant. Un nom comme une géographie... mais surtout une cicatrice, une incongruité, une erreur de la nature, une alliance monstrueuse...

À mon étonnement, sa voix s'enrouait d'émotion.

— La terre et la mer enchaînées, les champs et le reflux, le sec et le mouillé, le doux et le salé, l'ancrage et le mouvement, la construction contre le naufrage, l'enracinement contre la marée, la solidité de la souche contre la folie lunatique de l'eau... a-t-il poursuivi.

D'après Abraham, les du Bois Jusant étaient les Bécasseaux de cette terre de France, de ce marais enclavé entre les plaines grasses du Caux et le chapelet de falaises blanches qui couronnent la côte, près d'un village, Gueil-La-Bras-Long, situé à quelques encablures au sud de Dieppe. La Dieppe des origines, celle de Normandie.

J'ai fini par comprendre qu'au terme d'un parachutage mal calculé, le 1^{er} juin 44, il était tombé au cœur de ce marais. Cheville droite et bras droit foulés, roulé dans son parachute comme dans une chrysalide, il allait mourir englouti dans une jungle de hautes herbes et de roseaux quand le maître des lieux l'avait ramené parmi les vivants, caché, soigné, et pour finir sauvé.

— *Regarde bien cette photo, quoiqu'elle rende peu hommage à la véritable beauté du lieu. Henri du Bois Jusant m'a avoué lui-même ne pas savoir exactement en quelle époque lointaine le premier du Bois Jusant avait jeté son dévolu sur ce marais pour y bâtir ce château contre vents et marées, contre la méfiance et l'opprobre. Ce n'est en fait qu'une grosse bâtisse basse et rectangulaire, toute de grès, aux contreforts de silex, flanquée de deux tourelles trapues qui dessinent dans la nuit deux petites oreilles de loup. La mémoire du pays bruisse encore de la longue et difficile construction du château, du transbordement des hommes et des matériaux sur des barques à fond plat, de la terre ferme du Caux au cœur mouvant et sauvage de l'île. Le mystère...*

Il s'est interrompu un moment et, impatient d'en savoir davantage, je l'ai encouragé à poursuivre.

— *Le mystère, père ? Quel mystère ?*

— *Le mystère du lieu, et du secret à l'intérieur du mystère dans lequel Henri m'a caché pour me soigner et me sauver...*

— *On vous a caché dans un secret ? Quel secret ?*

Il ne semblait pas entendre mes questions.

— *Le mystère déjà était au cœur des choses et de cette famille, depuis l'origine... Quelle idée d'édifier un château sur une terre meuble, hostile, gangrenée ! Le fondateur avait peut-être eu l'idée de construire un étage mais Henri pensait qu'il y avait sans doute renoncé par crainte de la colère du Ciel qu'auraient attirée sur lui l'arrogance de son projet et la suspicion d'une fortune qui venait de la contrebande. La maison a donc été bâtie à ras de sol, aplatie comme une bête craintive sur un lit de galets, de caillasse et de mortier. Elle se tient tapie au milieu d'une île noyée de roseaux, encadrée d'une rangée de saules têtards et de toute une flore et une faune immémoriales, laquelle avait bien failli me dévorer...*

Il a fermé les yeux, ému par la puissance de souvenirs secrets, puis a repris :

— *Le destin de ce saut en parachute qui devait me plonger au cœur de la bataille m'avait abandonné dans ce marais... dans un monde*